



Légendes d'Amérique française

Oeuvres de Jean-Claude Dupont

« La recherche du merveilleux »

Nos grands-parents consacraient beaucoup d'énergie à la survie matérielle et surnaturelle, et ils menaient une existence qui laissait peu de place aux plaisirs intellectuels.

Mais, à côté de gestes qui répondaient à des nécessités vitales, ils réservaient quand même des moments à l'art populaire, sous formes de broderies, sculptures et dessins naïfs, et leur imaginaire était peuplé de récits transmis de bouche à oreille, car l'écriture et la lecture étaient réservées à une minorité. Même ceux que l'on disait « instruits » partageaient aussi l'univers merveilleux de la littérature orale et de l'art populaire.

Ce besoin de merveilleux se manifestait davantage en certaines circonstances de la vie, surtout à la période du vieil âge, mais aussi à des moments d'ennui ou de réflexion sur le cours de la vie, ou bien encore, lorsqu'on voulait distraire les gens, ou rappeler à quelqu'un des comportements religieux ou des manières d'agir en société.

La plupart de ces récits à caractère merveilleux prenaient la forme de légendes, des dires auxquels on prêtait foi, ou de mythes d'origine amérindienne à fondement historique et magique, expliquant les causes et les origines des astres, des plantes, des animaux, des saisons, etc.

*commentaire de Jean-Claude Dupont,
artiste de l'exposition et écrivain
des recueils de légendes d'Amérique française*

Le contenu des narrations d'origine amérindienne est beaucoup plus fixé dans la tradition que celui des légendes de sources européennes dont se servaient nos aïeux pour transmettre des faits à fondement historique plus souvent fictifs, transformés à travers le temps. En passant d'un conteur à l'autre, ces récits imaginaires amenés d'Europe par les premiers colons s'adaptaient aux lieux et aux époques en Amérique du Nord. Quant aux mythes amérindiens, ils n'ont pas changé de forme depuis le XVII^e siècle.

On croit aux légendes, à ce qu'elles racontent, car elles ont des assises dans le temps et sur les lieux : « C'est arrivé à Saint-Siméon, dans le temps de nos grands-parents... ».

Généralement, chaque légende met en cause un être bon et un autre méchant, et elle fait le déroulement d'une activité au cours de laquelle des incidents magico-religieux se produisent. Finalement, le bon l'emporte sur le méchant, et souvent, une morale ou une croyance de droit populaire découle de l'incident.

À l'examen de ces légendes, on reconnaît des passages inspirés des croyances païennes, des récits bibliques, de l'histoire sainte, des enseignements du petit catéchisme, des contes des mille et une nuits et autres versions populaires de provenance indo-européennes.

Ainsi, lorsqu'on écoutait les « anciens » rapporter des événements qui s'étaient passés jadis, sans le savoir, ils recréaient un univers où surgissaient des faits et des personnages bibliques. Cependant, de temps à autres, l'atmosphère dans lequel se déroulaient ces scènes avaient des couleurs apocryphes, sinon profanes!

C'est ainsi que l'on décrivait le paradis terrestre, cet endroit où il y avait une longue table, recouverte d'une grande nappe blanche. Tous ceux qui étaient assis autour de cette table étaient des hommes âgés à grande barbe blanche. Sur la nappe, il y avait du bon fromage, de la bonne crème, du bon sucre du pays, puis sur le « mitan », une miche de pain d'habitant était « matée ».

Quant aux limbes, c'était une grande salle où l'on entendait un « barda » fait par des centaines de chaises berçantes en mouvement, parce que la salle était pleine de « vieilles filles » qui berçaient des enfants morts sans avoir reçu le baptême.

Lorsque arrivait le moment de décrire l'enfer, parfois, ils s'y risquaient, reprenant des images apparentées à celles du grand catéchisme en images, mais souvent, à la grande joie des enfants, ils disaient : « Je la conte pas à soir, c'est trop effrayant ».

Une vieille tante, vers 1925, selon ce qu'on racontait dans sa famille avait en sa possession une « petite bible » ramenée de Augusta, Maine, où son père avait travaillé dans les années 1880 dans une manufacture de balais. Elle avait amené cette bible avec elle dans sa parenté de Rivière-du-Loup, et surprise, il s'agissait du Véritable Petit Albert, un petit volume dans

lequel on parlait de Dieu et de Satan et donnait des formules magiques pour parler au Diable, découvrir des trésors, se faire aimer, etc.

Jusqu'aux années 1950, dans les maisons, on n'entendait jamais parler de la bible. D'ailleurs, on prétendait que c'était défendu de la lire. Mais il semble que c'était de bouche à oreille que se transmettait cette défense, puisque les prêtres ne parlaient que très rarement de la lecture de la bible au sein de la population.

Oui, vraiment, les enfants dont les parents anglophones ou protestants avaient une bible étaient bien chanceux; ils pouvaient nourrir quotidiennement leur imagination d'un monde merveilleux.

Mais, si les maisons de nos grands-parents ne renfermaient pas de bible, les conteurs avaient quand même l'habitude, après avoir raconté quelques événements contraires à la religion, de dire : « Il paraît que c'est écrit dans la bible, ça ». Par exemple, lorsqu'ils prétendaient qu'un homme n'avait pas le droit de « refuser une femme » dont le mari était parti à la guerre. Ou encore, lorsque l'on disait que les curés avaient le pouvoir de faire parler les morts en se servant d'une prière qui se trouvait dans la bible, mais qu'ils ne voulaient pas le faire. À la question où avaient-ils trouvé ces informations, la réponse était souvent la même : « C'est un tel qui avait ramené une bible de Montréal, ou des États », ou « il paraît que ça se faisait dans l'ancien temps ».

Apparentés aux récits bibliques, il y avait ceux des manuels d'histoire sainte en usage dans les écoles dans lesquels figuraient des narrations qui émerveillaient ou bouleversaient, comme ces passages montrant un lion couché parmi les fleurs du paradis terrestre, aux pieds d'Ève dont la vigoureuse chevelure bouclée descendait jusqu'aux hanches. Ou à cette scène montrant un juge qui allait abaisser son épée pour séparer en deux un enfant convoité par deux femmes qui s'en disaient la mère. Et cet homme, Jonas,

qui fut avalé par une baleine, puis rejeté vivant sur la grève.

Quant aux mythes amérindiens, il s'en trouvait qui suivaient la structure du récit biblique en cause, mais dont les motifs et le contenu des épisodes étaient différents.

La légende du Diable à la danse, ou du Survenant du mardi gras, qui enlève une danseuse et tente de l'amener en enfer, montre Satan au milieu des campagnards qui outrepassent les défenses de danser et qui s'amuse dans la nuit du Mercredi des Cendres.

Lorsque l'on vit au milieu de pêcheurs, on s'expose à recevoir la visite de Satan qui établit même ses quartiers sur les lieux, comme cela arriva dans la légende du Diable aux forges du Saint-Maurice. Là, il venait la nuit s'aiguiser les griffes sur l'enclume ou battre du fer avec le gros marteau.

La mariée enlevée par le diable raconte l'aventure de cette jeune fille qui ne respecta pas le vœu qu'elle avait fait de ne jamais se marier. Cette légende tire ses origines d'une complainte datant du Moyen-Âge.

Jaquette à Simon démontre qu'il ne faut pas se moquer des simples d'esprit, car ils détiennent souvent des secrets qui les rendent supérieurs aux gens normaux.

Les baleines de la Saint-Jean, pendant une nuit où se firent des manifestations surnaturelles, s'élevèrent dans les airs sur la grève de Rivière-Ouelle, parce que des pêcheurs ne se soumettaient pas aux règles de l'entraide communautaire; ils ne laissent pas les pauvres pêcher. De plus, la fête en cours dégénérait; les gens dansaient et buvaient, deux plaisirs défendus.

Le fantôme du cimetière fait état d'un jeune homme orgueilleux, qui se vante de n'avoir peur de rien, même pas d'aller planter un piquet dans le clos des morts, la nuit. Pour avoir voulu se moquer des aïeux et laisser son orgueil prendre le dessus, il créera sa propre

frayeur.

La légende des cloches de Kahnawake relate l'expédition faite par des Amérindiens de la nation iroquoise allant chercher la cloche de leur chapelle que leur avait subtilisée des habitants de la Nouvelle-Angleterre. Ils ramenèrent aussi des prisonniers au Canada, mais deux ans plus tard, ils les libérèrent. Cependant, une jeune femme qui avait épousé un Mohawk durant son emprisonnement se dit heureuse au milieu de ses anciens ennemis et elle y fonda son foyer.

Le grand oiseau noir découle d'un fait historique autour duquel la tradition a brodé une aventure bouleversante. Une croyance superstitieuse est à l'origine de ce récit datant du XVIIe siècle. Des jeunes gens présents sur un bateau ont fait des péchés d'impureté qui sont la cause du déchaînement de la colère des flots. Pour éviter le naufrage, le capitaine fit la promesse que pour apaiser le « méchant temps », les jeunes gens seraient abandonnés sur une île du Saint-Laurent.

Le pont des chapelets construit sur la glace vis-à-vis du Cap-de-la-Madeleine relève d'un miracle; il s'est constitué de lui-même à la demande du curé pour faire passer les voitures chargées des pierres qui serviraient à construire l'église.

Dans la chasse-galerie de Tom Caribou, sous la gouverne d'un homme vendu au diable, des bûcherons montent dans un canot qui les transporte à travers les nuages jusqu'à une maison où avait lieu une soirée de danse. Une fois le voyage réalisé, les hommes furent heureux de reprendre leurs médailles et leurs chapelets qu'ils avaient accrochés aux arbres avant de monter dans le canot.

Le récit des poissons des chenaux rapporte que les paroissiens étaient très occupés à pêcher les petits poissons des chenaux et qu'ils n'allèrent pas assister à la messe de minuit. Aussi, le curé se vengea-t-il; il chassa les

poissons de la rivière Saint-Maurice. Mais surprise, ils réapparurent dans la rivière, à Sainte-Anne-de-la-Pérade, où ils viennent toujours depuis.

Le noyeux, ce jeune amérindien qui a projeté à l'eau un missionnaire et son jeune guide, recevra comme punition d'être transformé en loup-garou, prenant la forme d'un chat noir. Les voyageurs, ces hommes des cours d'eau et des grands bois, firent face à cette bête près de Sault-au-Récollet.

La grotte au massacre témoigne de l'époque où les Amérindiens se faisaient la guerre entre familles différentes. Les ossements dans la grotte connue sous le nom de l'Ilet au Massacre sont à l'origine de croyances selon lesquelles des Amérindiens reviennent la nuit faire des chants et des danses. Des lamentations se feraient entendre par nuit sombre en souvenir des gens morts dans la grotte à marée haute où ils s'étaient cachés pour échapper à leurs ennemis.

L'homme au canot de pierre donne naissance au monde à la manière amérindienne. Il crée les animaux et leur confère des caractères particuliers. Puis, il forme les lacs et les montagnes, et il s'attaque aux monstres en faisant montre de force physique surnaturelle, grâce à une ceinture magique qu'il porte, à la façon de Tit-Jean des contes populaires de traditions francophones.

Le jardin merveilleux situé sur le Mont-Tremblant dans les Laurentides, était habité par un grand manitou amérindien qui vivait au milieu d'animaux sauvages dociles, comme cela eut lieu au paradis terrestre. Arriva un mauvais manitou, satan, qui s'en prit au chef des lieux et à son univers merveilleux. Il en résulta une tempête qui transforma les lieux, creusant une rivière par où satan descendit de la montagne pour se noyer dans la « rivière du diable », ainsi nommée depuis.

Les mythes de la création sont nombreux.

L'un d'eux raconte que lorsque le monde était jeune, il y avait seulement deux personnes sur la terre et qu'il y avait un chef qui vivait en haut, au-dessus de la terre et son sujet qui demeurait en bas. C'était deux ennemis et le chef d'en haut était le plus puissant.

Un jour, le sujet créa un animal et alla le présenter au couple. La femme dit à l'homme que c'était le chef qui les visitait, mais l'homme pensait que non. Finalement, le chef arriva, et le couple vit la différence.

Ce dernier, fâché, dit : « Pourquoi ne faites-vous pas la différence entre votre père et ce mauvais personnage? Vous ai-je déjà dit qu'il était le démon et qu'il vous ferait mal? »

Puisque son animal est ici, je vais le transformer pour votre usage. Il se mouilla les pouces de salive et les essuya sur le poil de l'animal, disant : « Tu seras leur esclave, à leur usage ».

Puis, il planta des tiges de plantes sur le derrière de l'animal et sur le dessus de son cou, pour en faire du crin qui chasserait les mouches. Il jeta ensuite une brassée d'herbe en avant de l'animal, disant : « Tiens voilà pour toujours ta nourriture ».

Le chef partit ensuite, disant qu'il reviendrait pour leur dire quels arbres les nourrirait.

Mais arriva le méchant homme qui disait être le chef et il fit manger à l'homme et à la femme des beaux gros fruits qui poussaient sur les pins.

Aussitôt les fruits rapetissèrent et devinrent des petites cocottes. Le chef arriva et cassa les côtes de l'homme, puis il envoya la femme demeurer en bas chez le méchant. Une nouvelle femme naquit de l'homme et le chef lui dit qu'elle serait son épouse.

Ce mythe amérindien découlerait des récits bibliques diffusés par les missionnaires. D'autres créations qui semblent davantage appartenir à l'imaginaire amérindien disent

plutôt qu'au début, il y avait ni astre, ni clarté, ni eau, et qu'il arriva un radeau du nord transportant deux êtres; une tortue et un magicien.

La tortue s'attacha une patte au radeau et disparut en l'entraînant. Six années plus tard, elle revint avec de la terre sous les griffes et il en sortit de grandes étendues de terre.

Ensuite, plusieurs agissements de la tortue sous la commande du magicien firent apparaître des plantes, des montagnes, des lacs, des animaux. Puis le magicien fit surgir des humains de mottes de terre.

Lorsqu'un humain mourut, le magicien montra comment l'ensevelir dans une peau d'ours. Les familles amérindiennes furent scindées en quatre groupes et envoyées en quatre régions différentes. Le magicien reprit ensuite son radeau et partit vers le nord.

Quant à la tour de Babel dont parlent les Amérindiens, elle résulte de la rencontre de deux peuples; l'un vivant sur la terre et l'autre

arrivant de sous la terre.

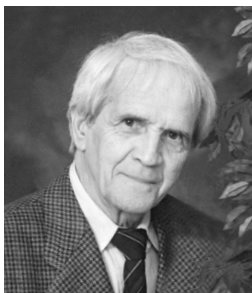
Après avoir fait connaissance, ils décidèrent de construire une tour pour pouvoir monter au firmament.

Mais, à mesure que les murailles montaient, un vent survenait pendant le sommeil des constructeurs et il fallait tout recommencer. Finalement, de plus en plus de personnes vinrent travailler pour construire la tour, et l'on se mit à ne plus comprendre les langues parlées par les travailleurs. Il fut décidé que les gens qui parlaient le même langage se regrouperaient et partiraient ensemble s'établir dans le nord, et d'autres dans le sud, etc., ce qui forma les différentes nations amérindiennes.

* * *

Ces quelques descriptions de mythes et de récits légendaires donnent une idée de la présence des récits bibliques et autres littératures à caractère religieux dans l'imaginaire collectif, à l'époque du genre de vie traditionnelle.

Jean-Claude Dupont



Né le 27 avril 1934 à Saint-Antonin, comté de Rivière-du-Loup au Québec, Jean-Claude Dupont obtient en 1960 un baccalauréat ès arts de l'Université de Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse. Il entreprend alors des études d'ethnologie à l'Université Laval, Québec, où il reçoit une licence ès lettres (1963) puis un diplôme d'études supérieures. Après un séjour d'un an au Centre d'ethnologie française de Paris, il couronne ses études à l'Université Laval par un doctorat de troisième cycle (1974).

Jean-Claude Dupont s'inscrit dans la vénérable lignée des grands ethnologues d'ici: innovateur comme ses prédécesseurs, les Marius Barbeau et les Luc Lacourcière, il a lancé l'enseignement de la culture matérielle du Québec à l'Université Laval en 1968. Soucieux de la diffusion du patrimoine, il a fait rayonner les connaissances à travers tout le Québec, dans les principaux centres du Canada et des États-Unis, jusqu'en Europe même, soit par son enseignement, ses écrits, ses communications ou sa peinture, et ce, tant au niveau scientifique que populaire. Pour beaucoup, il reste un phare, comme l'a opportunément reconnu l'attribution du prix du patrimoine Gérard-Morisset, l'un des Grands Prix du Québec.

SOCIÉTÉ
EXPO-BIBLE
du QUÉBEC

© 2004